

Le limogeage de Chepilov

Retour à la guerre froide

par Michel PENTHIE

TOUT n'est pas dit sur l'évolution de la direction coléopale. On se souvient de la politique de Staline sans Staline, que l'on n'eût pas agi différemment. Objectivement, les positions de Khrouchchev procèdent d'une stalinisme orthodoxe. Le soutien éffrayant du dictateur Nasser, la répression sans merci de la Commune hongroise, portent le sceau du tyran. Le limogeage de Chepilov est un aspect de l'inclination stalinienne de l'idéologie soviétique.

Il était insensé d'espérer, après le XX^e Congrès du P.C.B., une réévaluation dans la politique du stalinisme. Il est probable d'ailleurs, que sans les services secrets américains, le fameux « rapport » n'aurait jamais eu la publicité qui contraindra les dirigeants du Krenin à modifier temporairement leur politique. Ces hommes sont des produits du stalinisme et formés à cette école, ils ne peuvent tenir que par elle.

On a vu quelques manifestations d'hostilité au régime — notamment chez les étudiants et dans les grandes industries, la critique du stalinisme a été faite, l'histoire officielle du Parti a été révisée. Mais les tripotations de l'équipe stalinienne sont remplacées par des falsifications. On notera que tous les grands personnages réhabilités appartiennent à l'aile droite du marxisme, tandis que les opposants stalinistes sont toujours condamnés pour le despotisme du régime.

La vérité est que la lutte pour la Paix ne peut se faire sous le régime de Khrouchchev ou de Kadar, pas plus que sous celle d'Elzenhauer. Les prolétaires de tous les pays doivent s'unir pour combattre l'ennemi de classe : les exploitateurs de l'Homme.

EDITO

NOTRE Fédération Anarchiste grandit. Son journal, travail d'hui distribué dans tout le pays par les messageries et vendu dans les kiosques, se développe. Les militants pensent les problèmes que pose le développement prodigieux des techniques et forcent des outils de propagande dont l'efficacité certaine laissera intacts les principes sur lesquels est bâtie notre spiritualité.

Alors que tous les partis sont en réaction, nous avons le climat d'indépendance que leurs fautes et leurs crimes ont créés, notre mouvement s'avance progressivement. Cela n'est possible que parce que les militants, le sang précieux qui vivifie notre organisation, sont recrutés, analysés, instruits par le GROUPE cellulaire essentielle et cerveau de notre Fédération Anarchiste, ce corps qui ne demande qu'à grandir pour peu qu'on l'alimente.

Le lecteur qui nous suit fidèlement doit comprendre que cette production, trop faible encore, ne peut s'accroître que par le groupe et à travers l'activité du groupe. Que tous les problèmes, les plus simples comme ceux qui relèvent d'aménagements matériels, ne peuvent être résolus que par le groupe. Que toutes les solutions que lui, lecteur, réclame de nous, et surtout les solutions constructives, positives, immédiatement applicables, sont conditionnées par l'existence de groupes solides, nombreux, éduqués, combattifs.

Pas plus qu'il n'existe de drogue miracle, il n'existe d'organisation miracle. Le journal ne peut proposer de solutions rationnelles que si elles sont étudiées dans les groupes. Ces solutions, pour devenir des réalisations pratiques, doivent être propagées dans tous les milieux et dans toutes les classes par les groupes.

Qu'il soit de combat, de travail, de culture, le groupe est la première réalité pratique à constituer afin que toutes les autres cessent d'être des utopies. Or, ami lecteur, ces groupes, c'est à toi de leur apporter le sang nouveau. C'est parmi d'autres lecteurs comme toi que se recrute le militant, se renforce le groupe, se développe tout notre mouvement et son journal.

Le travail du groupe est un travail passionnant. La fraternité qui lie les membres d'un groupe est un instant exaltant que celui qui l'a vécu n'oublie jamais. Mais le groupe, la solidarité du groupe, le travail du groupe, ce n'est pas seulement joie mais également

IMPORTANT Le Comité de relations de la Fédération Anarchiste rappelle aux militants que, conformément à la décision du Congrès de Vichy, le prochain congrès aura lieu à Nantes, dimanche, samedi, dimanche et lundi de la Pentecôte, soit les 8, 9 et 10 juin 1957.

LE COMITE DES RELATIONS

le monde libertaire ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL - N° 26 - MARS 1957 PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18^e)

D'or et de pourpre sur fond de sable

Sa Majesté LE PÉTROLE FAIT LA LOI

DES déserts de l'Arabie aux sables du Sahara, en passant par les rives encombées du canal de Suez, l'or noir, source de gigantesques richesses, dicte sa loi à un monde où l'argent est demeuré l'idole incontestée.

par Maurice FAYOLLE

Une poignée d'hommes aux fortunes colossales — les grands pétroliers — font la pluie ou le beau temps, la guerre ou la paix partout où le précieux liquide jaillit du sol.

Entre leurs mains ruisselantes de dollars, une presse aux ordres façonne ce que l'on appelle l'opinion publique et des gouvernements habilement manœuvrés font la politique propre à leurs intérêts.

Clémenceau affirmait jadis que chaque goutte de pétrole avait son équivalent en sang. Ce qui était vrai hier l'est aujourd'hui avec encore plus d'évidence. Partout où le pétrole jaillit du sol coule avec lui le sang des hommes. Et, derrière les faux et meurtriers prétextes de « civilisation » ou d'« indépendance », se profile l'ombre des grandes compagnies pétrolières d'extraction et de transport.

Il est d'autant plus aisé à celles-ci de manœuvrer que toute la politique d'expansion impérialiste des Etats modernes, et plus particulièrement des deux grands, est dominée par la préoccupation constante de s'assurer le contrôle des deux grandes sources d'énergie des temps modernes : les matières fissiles et le pétrole.

L'utilisation industrielle de l'énergie atomique étant actuellement freinée par le secret de recherches purement militaires, le pétrole reste la seule source d'énergie utilisable par tous : dans l'économie, il est devenu l'indispensable oxygène dont la privation entraîne l'asphyxie. D'où les efforts parallèles et concurrents des U.S.A. et de l'U.R.S.S. pour s'assurer le contrôle des grands gisements mondiaux, contrôle qui leur assure une hégémonie politique sur les nations gravitant dans leurs orbites.

Toute la politique mondiale s'éclaircit ainsi aux lueurs des flambements de l'or noir.

La doctrine Eisenhower, dernière laquelle se profile la puis-



— C'est beau, la neige ! — Tu en parles en type qui aurait des semelles à ses godasses...

La manipulation des indices doctrine (socialiste !) du gouvernement

POUR le socialisme au pouvoir, la manipulation des 213 articles est devenue l'article unique de la doctrine au stade de l'application. Il est vrai que les 213 articles de la Loi que, sur les quelques milliers d'articles qui sont le fruit du travail des hommes, il suffit en mettre plus ou moins à la portée de toutes les bourses, 213 plus ou moins arbitrairement choisis, pour être en règle avec le caractère égalitariste de la Loi. Héritiques ou attardés, ceux qui, comme nous, s'obstinent à soutenir que les y mettre tous est un impératif catégorique.

Passé encore, si cette transaction sur le principe était payante. Mais chaque vote qu'un contraire elle coûte, à ceux qu'elle prétend défendre contre le coût de la vie. Et qu'un surplus, économiquement, est une opération qui ne se justifie pas.

Les 213 articles, thermomètre des prix sont choisis et desés de telle sorte que l'indice n'a aucun rapport avec le coût réel de la vie. Plus personne, aujourd'hui, n'en dissonnait et même pas le gouvernement. Qu'on y introduise seulement les fruits et légumes écartés de la liste par un tour de passe-passe, ou qu'on y porte à leur taux réel de 70 à 75 % les denrées alimentaires qui y figurent pour 58 % et l'on verra le thermomètre monter à des hauteurs inattendues. Tout se passe comme si le coût de la vie était une fièvre qu'on prétendrait mesurer avec un thermomètre faux ou sans thermomètre. Car c'est à cela qu'aboutit en

plus importantes bien que non retenues par les statisticiens. En réalité, cette politique n'a pas pour but de défendre les plus défavorisés contre le coût de la vie mais bien d'empêcher l'échelle mobile de jouer. On sait qu'à partir du moment où l'indice des prix de détail atteindrait 149,1 à Paris, le S. M. I. G. serait automatiquement augmenté de 5 %, ce qui déclencherait, non moins automatiquement, le mécanisme de l'inflation et celui de son corollaire la dévaluation. Il faut donc, à tout prix, empêcher l'indice des prix de détail à Paris d'atteindre la cote d'alerte 149,1.

Or, sans un certain nombre de détaxations qui ont fait baisser l'indice de 3,12 points et coûtent au trésor 75 milliards par an de moins-values et de subventions diverses, il eût atteint 152,2 à fin janvier au lieu des 148,5 annoncés. Tous les experts sont d'accord pour déclarer qu'une augmentation de 5 % du S. M. I. G. entraînerait probablement qu'une

La fin des dictateurs

L'ESPAGNE TOUJOURS

LES régimes s'effondrent plus encore par la sclérose de leur propre système que sous les attaques de leurs opposants. Ceci qui est vrai pour toutes les formes politiques l'est plus encore pour celles dictatoriales.

par HEMEL

Par leur absolutisme, leur refus de l'humain et l'abstraction criante qu'elles constituent, elles s'usent et vieillissent plus vite encore que les autres.

Elles se fatiguent d'elles-mêmes, et finissent par se relâcher, par dénoncer ce qui était leur idéologie et leur raison d'être.

Il est toujours un temps où l'Empire devient libéral. Est-ce de la part des dictateurs désir de s'humaniser, de se faire plus respectés par le peuple, de jouer les bienfaiteurs après avoir joué les tyrans ? Est-ce lassitude de leur propre régime dans lequel ils finissent par étouffer, comme étoufferait un homme enfermé à vie dans une cuisasse ?

Quelles qu'en soient les causes, une loi inéluctable mène les dictatures à se vouloir démocratiques. Ce jour-là elles sont frappées à mort ; sans doute se survivront-elles ; sans doute continueront-elles à emprisonner, déporter, assassiner même.

Mais elles n'oseront plus bâillonner l'opinion, elles hésiteront à riposter, elles tenteront de se justifier devant tous : elles sont perdues.

Ce phénomène historique que nous constatons à travers les lieux et les temps est celui qui traverse aujourd'hui le franquisme.

Aujourd'hui l'Espagne est secouée du frisson de la liberté ; toutes ses classes en sont remuées, les jeunes comme les vieux, les intellectuels aux côtés des manuels, les consommateurs et usagers, solidaires des producteurs et travailleurs en grève.

Sous les pieds de Franco, le sol tremble, l'heure de l'échec a sonné.

Cette heure qui guette tous les équilibristes du pouvoir, tous les despotes qui ne sont maintenus au pinacle que par des mensonges et des crimes, cette heure qui, aujourd'hui, à Madrid et à Barcelone, fait écho au loüsin qui soume encore à Budapest.

P. T. T. DANS L'ACTION

par KERAVIS

FEBVRIER 57 sera-t-il l'aurore d'un nouvel avril 53 ? Nous assistons depuis deux semaines à un regain d'activité revendicative dans cette branche de la fonction publique, dont personne ne pourra nier son caractère d'intérêt public.

Voilà quelques semaines que les revendications des jeunes des P.T.T. ont été l'objet de l'attention de la corporation ? NON, il s'agit des cadres C et D qui représentent les plus bas salaires de 28.000 à 30.000 fr. (salaires de début).

L'Etat entend allonger la carrière de ces catégories, c'est-à-dire le nombre d'années nécessaires pour arriver au maximum (actuellement 14 à 18 ans, à présent 21 à 24 ans). Résultat de cette réforme, des avantages dérisoires pour la majorité des jeunes qui arrivent aux P.T.T. ou y sont depuis quelques mois, la perspective d'arriver en fin de carrière avec des salaires modestes.

Comment mener une action d'envergure avec de telles conditions ? Les catégories supérieures non touchées par ces mesures se désintéressent totalement du sort de

VOUS VOYEZ BIEN QUE ÇA NE PIQUE PAS !

AYANT été interdit dans la République fédérale, le parti communiste allemand proteste et fait appel auprès de la Commission européenne des droits de l'homme, qui siège en permanence à Strasbourg.

M. Adenauer se prétend libéral, s'écrit les communistes allemands, et voilà comment il met en pratique son libéralisme : en interdisant le parti communiste. Joli démocrate, qui ne respecte pas plus la liberté de pensée que la liberté d'expression !

Et ces braves cocos, déshabillés, de réclamer justice à l'instance internationale, avec l'approbation lointaine de chateaufort de M. Khrouchchev.

De cet excellent M. Khrouchchev qui, lui, est un vrai démocrate, respectueux de la liberté d'expression et de pensée... La preuve ? Un journaliste lui ayant demandé :

— Maintenant que vous avez déstabilisé votre régime, permettez-vous qu'il y ait en U.R.S.S. d'autres partis que le vôtre ? M. Khrouchchev lui répondit en riant aux éclats, de ce rire aujourd'hui si populaire à l'indépendance : — Autant me demander de glisser que puce sous ma chemise !

Profs tout à fait démocratique. M. Khrouchchev n'aime pas les puces. Mais alors qu'il ne s'étonne pas si M. Adenauer ne les aime pas non plus.

Mon interlocuteur intermettait l'intellectuel progressiste est indigné. Certes, il estime normal que M. Khrouchchev ne veuille pas en Russie de parti chrétien, de mouvement libertaire ou de ligue des droits de l'homme ; mais il trouve scandaleux que M. Adenauer refuse d'admettre l'existence d'un parti communiste en Allemagne occidentale.

— Que voulez-vous ! lui dis-je, ils ne peuvent supporter les puces ni l'un ni l'autre... Et puis, si ne faut pas oublier que si M. Khrouchchev que Dieu l'éclairé passe pour un matérialiste, M. Adenauer (que le diable l'emporte !) est, lui, un spiritualiste romain... Et, bien avant le parti communiste, l'Eglise catholique a exigé de ses ennemis, en vertu de leurs principes, des libertés qu'elle leur refusait au nom des siens... M. Adenauer est donc

rompu à la pratique de l'écrasement. Bien sûr, le parti communiste a reçu de l'histoire, en 1917, la mission de mettre l'humanité sur un sentier qui mène à la conquête de la terre et de l'humanité. Mais l'Église en a eu le droit et en assumait le devoir depuis dix-neuf siècles. Il faut écarter de ce sentier tout ce qui n'est pas le bien et le malheur ; qu'il n'y ait plus de jeu du parti communiste, d'accord, mais les postiers voudraient connaître des propositions concrètes envisagées, puisqu'ils font leur le mal d'ordre du syndicalisme. « La grève est l'arme des

(Suite page 2.)

pour copie conforme : Pierre-Valentin BERTHIER.

Notre incurable ouvrierisme

(Suite de la page 1.)
la pénombre des Universités populaires. A des aspirations vagues et confuses, on avait répondu par des promesses « mystiques » et des droits abstraits.
Deux grands coups s'étaient déjà produits : la bataille ouvrière parisienne de juin 1948, la fondation par des ouvriers parisiens et londoniens de la Première Internationale en 1964. Mais le syndicalisme révolutionnaire de 1906 — on se lasse de le répéter — ne surgit pas comme une éruption cutanée de l'adolescence. Il conclut une longue suite d'expériences décevantes. Il exprimait des intérêts concrets s'efforçant de revendications claires et l'efficacité de l'action directe.

ciement qu'elle ne peut rien dire et, qu'à la différence des intellectuels, elle peut ne rien dire. C'est par son action ou son inaction qu'elle exprime ses véritables sentiments. Bien avant la destitution officielle, les travailleurs honnêtes, ceux de toutes les démocraties populaires, ceux de l'U.R.S.S., ont saboté la machine totalitaire par la

par Roger HAGNAUER

greve perdue, par des grèves totales organisées d'abord dans les camps de concentration russes.
Et depuis que les intellectuels ont été contraints au silence, c'est bien la classe ouvrière honnête qui a continué, qui continue seule, le combat.
C'est là tout le secret de notre ouvrierisme. Loin de faire de la classe ouvrière un « fétiche » que des sorciers manient à leur gré, loin d'opposer le prolétariat abstrait dont quelques élus accomplissent la mission, aux prolétaires concrets — comprimes sous « les lois historiques » — c'est à chacun d'eux que nous attribuons la responsabilité de l'action directe.

Alain, en l'un de ses propos, avait souligné la différence entre une détermination bourgeoise qui se résout « en verbe » et la détermination ouvrière qui se résout « en gestes ». Il touchait ainsi l'essentiel. L'intelligence peut comprendre le Monde. Nous devons notre formation intellectuelle à des maîtres qui, après avoir épuisé notre esprit critique, ont mérité notre sérénité pour leur conformisme antissant. Les intellectuels des pays totalitaires peuvent bénéficier de cette humilité en acceptant la victoire hitlérienne, soit en justifiant le stalinisme.
Mais même s'ils avaient persisté dans la probité intellectuelle, ils ne seraient pas allés au-delà de la compréhension du Monde. Pour le transformer, il faut agir, et nous ne concevons pas d'ambition révolutionnaire hors du Mouvement Ouvrier. Celui-ci n'est pas tenu d'évoluer selon notre

que J.-P. Sanson nous accorde son amicale inattention ! Loin de désavouer nos « révoltes ouvrières », nous les aurions désirés plus vifs et plus sûrs chez nos amis et nous-mêmes pendant cinquante ans. Car l'union sacrée de 1914 et la bolchevisation de 1924 — qui ont corrompu le syndicalisme ouvrier — ont bien été conçus en des esprits extérieurs à la classe ouvrière.
Ce qui nous trouble péniblement, c'est que l'on critique notre ouvrierisme, à propos de l'insurrection hongroise. Il est vrai que celle-ci a été l'opinion publique mondiale beaucoup plus par le message de ses intellectuels que par les initiatives de ses conseillers ouvriers. Il serait odieux de discrediter ce qu'Ionazio Silone qualifie : « Directe prise de conscience du mensonge dominant et contact sans intermédiaire avec les ouvriers et les paysans. » (2).
Nous admettons sans réserves le rôle d'avant-garde joué en Hongrie par les écrivains dans la préparation et le développement de la lutte (2). Ce n'est pas mépriser leur courage que d'en découvrir le secret dans l'acharnement de gens qui bien placés pour apprécier l'affaiblissement des états majors, avaient jeté aux orties l'informe sous lequel il s'alignait depuis dix ans.
Est-ce, d'autre part, un réflexe ouvrieriste qui nous fait attribuer par priorité le mérite du déclenchement aux étudiants (pour la plupart d'origine ouvrière et paysanne) qui, dès les premières heures de leur révolte, ont rompu avec le régime dont ils n'ont ni espéré ni souhaité l'assouplissement ?
Quant à la classe ouvrière en régime totalitaire on parle en son nom d'autant plus fa-

P. T. T. DANS L'ACTION

(Suite de la page 1.)

traailleurs ». Avec ceux-ci, la hiérarchie n'est jamais perdue, les petits catégories peuvent faire le bilan, il n'en résulte que de maigres avantages. Se satisfait-elle des décrets gouvernementaux ? Sur ce sujet, il semble que les adhérents ne sont pas toujours d'accord avec leur bureau fédéral, qui n'a rien à envier à la bureaucratie syndicale des autres centrales. Dans les mouvements de ces derniers jours, ils se sont vraiment trouvés d'accord avec M. Thomas, ministre de profession, socialiste d'idées, ceci dit en passant. Il ne manquait plus que Ramadier pour faire la paire ! Il a accouru.
L. C.F.T.C., cette fois, a été dans les brançades. Il faut dire que la base de cette centrale syndicale en avait assez de la stagnation qui la caractérise d'ordinaire et plutôt, que de risquer un désastre, il était préférable de faire parler de soi.
L'unité réalisée ces jours derniers entre la C.G.T., la C.F.T.C. et les Autonomes, a été le désir et la volonté des travailleurs des P.T.T.

deux autres centrales syndicales ils se sont inclinés dans un souci d'UNITÉ.
Nous avons donc eu les grèves des 20 et 21 février qui n'ont touché que certains services employés et bureaux-gares. Ces services sont l'avant-garde des P.T.T., ce titre, ils le méritent.
Mais cette fois, ils formulent leurs propres revendications :
— Augmentation de personnel, le trafic postal n'ayant cessé de croître ;
— Augmentation du taux des heures de nuit ;
— Services des dimanches et jours fériés rendus double ;
— Retraite à 55 ans pour tous ;
— Abaissement des revendications des différentes catégories qui se posent dans l'immédiat.
Que conclure de tout cela ? En tant que syndicalistes révolutionnaires, nous avons toujours luté contre l'esprit de corporatisme ou de catégories.
Au réformisme traditionnel des bureaucraties syndicales, les postiers doivent imposer une plateforme revendicative satisfaisant l'ensemble des salariés de la fonction publique.
— Les 40 heures en cinq jours ;
— Augmentations non hiérarchisées ;
— Abrogation des cadences de rendement ;
— Service actif pour tous ;
— Pas d'allongement des carrières.
Pour faire aboutir ces revendications, un seul mot d'ordre :
« La grève est l'arme des travailleurs, utilisons-la. »
KERAVIS.

LA FONCTION PUBLIQUE en proie aux manœuvriers

Ce que les travailleurs de la Fonction publique veulent, et cela avec une extrême vigueur chez les plus exploités, c'est une « réévaluation » ou, plus généralement une augmentation de salaires. Ce qui les soulève, c'est le misérable niveau de leur traitement par rapport à celui des cadres C et D, genre au niveau des cadres B. Cela explique avec quelle ardeur les plus désorientés se sont jetés sur les promesses gouvernementales de « pré-harmonisation ». Ils se fient bien de « pré-harmonisation », de « reclassement », de « cylindrages » ou autres appellations employées pour masquer diverses escroqueries destinées à minimiser leurs revendications. Ils veulent, ces travailleurs, un salaire vital. Les dix points, égaux pour tous, n'étaient qu'un petit ballon d'oxygène. Cela avait surtout 2.000 francs ! Tous pensaient que cela allait être le début et qu'ils imposerait une suite plus conséquente.
On comprend les états d'âme de colère qui ont suivi les annonces gouvernementales. Autant qu'il n'appartient pas à tous les 2.000 francs, qui divisent les catégories, qui font payer aux jeunes les faibles « avantages » de carrière accordés, qui allongent la durée des carrières, etc.
On comprend aussi que des milliers de se gonflent auprès des masses la C. G. T. et la C. F. T. C. à sa suite, ont exploité au maximum ce mécontentement en faisant semblant d'en prendre la tête. Nous disons semblant car, avec ou sans eux, les militants à la base réagissent dans l'unité (d'où comités intersyndicaux, comités d'entente et de coordination, etc.), quant à E. O. sa Fédération de fonctionnaires réduite à l'immobilisme par l'influence stérilisante des réformistes attachés aux basques de Mollet et de ses expédients, elle est quasi sans

influence positive dans les combats actuels.
Mais la combativité des petites catégories (cadres C et D) est en fait salubre de base — et la volonté gouvernementale de ne rien payer — d'une part, et d'autre part le gouffre hiérarchique où continue à se précipiter le flot des prébendes, oriente, avec l'aide intéressée des directeurs C.G.T. et C.F.T.C., vers des luttes catégorielles. Le désir de ne plus « servir » les cadres avant d'être « servi » soi-même, la volonté d'arracher, immédiatement, un adoucissement à leur misère,



Dessin de G. Delatouche

LES PROBLÈMES du Comité de gestion

EN réalisant la promesse qui nous avait été demandée par tous les militants et amis de faire diffuser notre journal, « Le Monde Libertaire » par les kiosques et marchands de journaux, cela nous a entraînés à un effort financier extrême pour notre trésorerie.
Aussi nous complions à la fois sur nos lecteurs, nos abonnés et les groupes pour aider la gestion à passer le cap difficile du lancement d'un journal comme le nôtre dans le public.
D'autres journaux, possédant des dizaines de millions, s'y sont cassés les reins. Devons-nous reculer. Non, les anarchistes doivent se battre. Mais, vous le savez tous, il y a une DISPROPORTION énorme entre les dépenses que sont l'impression d'un journal, d'une part, et, d'autre part, les rentrées des ventes, lorsque compte des remises faites aux messageries, du bouillonnement important au départ d'un lancement et le prix modique de la vente de notre journal.
Nos camarades qui comprennent-ils tous bien. Le comité de gestion a l'impression désagréable que bien de nos abonnés négligent l'envoi de leur règlement, que bien de groupes qui reçoivent des journaux négligent les règlements de ceux-ci... Or il s'ensuit une situation financière difficile à soutenir.
Aussi nous complions que, sans plus tarder, chacun va faire l'effort nécessaire pour tout d'abord trouver de nouveaux abonnés, ne pas remettre à l'indéfini son règlement, que les groupes ou individuelles vont régler les sommes dues.
Et, bien entendu, nous vous le rappelons, nous vous le rappellerons sans cesse : la souscription est toujours ouverte.

SOUSCRIPTION

DU 4 AU 23 FEVRIER 1957
Piller, 640 ; Cruille, 140 ; Dupuis, 40 ; Rémy, 350 ; Bru, 340 ; Guilloire, 140 ; Briara, 2.465 ; Combe, 40 ; Caudet, 40 ; Lluich, 140 ; Esau, 640 ; Cinette, 1.000 ; Pétel, 500 ; Leclerc, 1.000 ; Dorcy, 500 ; Laville, 2.000 ; Bourrat, 240 ; Lochu, 140 ; Verdun, 500 ; Foyer de la Paix, 140 ; Blot, 640 ; Bernard, 140 ; Stadel, 140 ; Lamaue, 140 ; Rodriguez, 140 ; Somazzi, 140 ; Pecastaing, 140 ; Foyer, 140 ; Marchand, 40 ; Ellard, 140 ; Montreau, 140 ; Delas, 340 ; Robert, 140 ; Organde, 200 ; Barre, 640 ; Jonnard, 40 ; Delmouly, 200 ; Baque, 100 ; Escoubert, 1.000 ; Wagner, 200 ; Aristide, 500 ; Lesbat, 200 ; Bague, 1.000 ; Membrich, 100 ; M. M., 500 ; Annette, 500 ; Sanchez, 140 ; Ma par, 200 ; Defuca, 140 ; Mansion, 640 ; Roche, 500 ; Mir, 140 ; Rotge, 1.140 ; Labeche, 140 ; Labbe, 140 ; Huvenne, 400 ; Legrand, 1.000 ; Perriault, 40 ; Alexandre, 100 ; Long, 140 ; Gelson, 140 ; Arru, 2.000 ; Guerin, 140 ; Gallier - Boisblaire, 640 ; Nicol, 300 ; Corfinet, 40 ; Parrin, 140 ; Thebaud, 140 ; Girard, 1.000. Vente de livres, 3.700

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 360 fr. pour la France et 400 fr. pour l'étranger.

NOM (1) _____
Prénoms _____
Adresse _____
A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS (11) Le nom en majuscules. — C.C.P. PARIS 10.569-77

RECRUTEZ DES ABONNES. — FAITES CIRCULER NOTRE JOURNAL. — VERSEZ A LA SOUSCRIPTION

VIE DE LA FÉDÉRATION

- ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredi).
- MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque dimanche, 14 heures, rue de la République, 53 bis, rue Lamarck (18).
- LE MANS. — Groupe Anarchiste : Permanence et réunions salle de la Maison Sociale, Le Mans. S'adresser à Paul Manget, 36, rue Jean-Macé, Le Mans (Sarthe).
- SAINT-ETIENNE. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure ». Adresse, 105, rue de la République, Saint-Etienne (Loire). Réunion le troisième samedi de chaque mois, à 18 h. Permanences : Tous les samedis à 8 heures. Journaux, bibliothèque, service de librairie.
- CARCASSONNE. — Groupe Anarchiste : Han Ryner ; Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).
- BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : S'adresser à Jean Salamaud, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

— PRÈS DE NOUS —

- AMIS DE SEBASTIEN FAURE : Conférence DIMANCHE 2 MARS à 14 h. 30, salle No. 2, 9, place de la République, Paris.
- LES AMIS DE HAN RYNER : 3, allée du Château, Pavillon-sous-Bois, vous présente une œuvre inédite de HAN RYNER... aux ories. Souvenirs d'adolescence. Tirage limité à 500 exemplaires numérotés. Le prix de souscription est de 1.500 francs pour les 25 exemplaires sur Pur fil Lafuma ; 600 fr sur Alta. — Adresser les souscriptions au Secrétaire général des A.H.R. : M. LOUIS SIMON, 3, Allée du Château, PAVILLONS-SOUS-BOIS (Seine). Comptes Chèques Postaux : 1218-45 PARIS, en indiquant le nombre deemplaires souscrits.
- DES JOURNEES D'ETUDES POUR LA SOLIDARITE HUMAINE : samedi 12, rue Marcadet le samedi 6 avril de 20 h. 30 à minuit et le dimanche 7 avril de 15 à 19 h. A ce jour, une vingtaine d'organisations ont répondu favorablement à ces appels. Tous les mouvements et organisations de tendance humanitaires sont cordialement invités.
- VENEZ TOUS AVEC VOS PARENTS, VOS AMIS, VOS VOISINS
- Au BOULIN de la GALETTE
- UNE SOIREE INOUBLIABLE EN PERSPECTIVE
- VENDREDI 8 MARS
- à 20 h. 45 —

Pourquoi ? VIVE Christine BRISSET !

Sous la plume alerte de Morvan Lebesque le « Canard » présente les « malheurs » de Christine Brisset. Pour la 37^e fois notre « colonel en jupon » — c'est ainsi qu'elle fut baptisée par ceux qui la connaissent bien — a passé devant ses juges pour infraction aux lois de la sacro-sainte propriété, aussi nous ne la disputons ni à ses juges ni à Morvan-Lebesque, nous voulons tout simplement pour les lecteurs du « Canard » présenter une autre Christine Brisset.

dis, donc pas besoin de faire du sentiment, il est mal placé et puis c'est ce que les gars du Bâtiment sont responsables de cet état de fait ?
Pendant la grève de 1955 n'a-t-elle pas fait venir des ouvriers du Bâtiment de la campagne pour qu'ils lassent les briseurs de grève

par Albert PERIER

Tout d'abord, une mise au point. Lebesque a été trompé par « elle », jamais 1.300 familles n'ont eu leur logement par l'intervention des ouvriers et des étudiants, sous une forme de travail castrés, si cet esprit fut lancé bien avant que Christine Brisset s'en occupe, l'effort ne fut pas long, les 80 % de logements en faveur des Gastors Angevins furent construits par les entreprises, avec l'argent H.L.M. C'est encore une légende qu'il faut détruire à l'actif de la jeune dame. Il est de notoriété publique qu'elle est l'emmerdeuse patetée et soutenue par le « Courrier de l'Ouest », son chef de file Pierre Langevin et le clergé aux robes écarlates, si encore elle empoisonnait les gens de lois, les ministres et les préfets, mais pas du tout, elle s'infiltra partout et de préférence chez les ouvriers, toujours accompagnée d'un prêtre, elle entre sans frapper, foure son nez partout, va au buffet, casse la croûte et boit un coup de jus, que ça plaise ou non, elle s'en fout, c'est une professionnelle du paternalisme.

et refusé de leur payer les frais de déplacement, indiquant qu'il devait s'estimer heureux de trouver du travail.
Voici les sentiments sociaux de notre pétroleuse angevine.
« Selon que vous serez puissant ou en faveur du logement a toujours été équivoque. On ne sait jamais dans quel bétail elle trempe sa plume.
La Fontaine ne disait-il pas : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir » (Les animaux malades de la peste), nous pouvons à notre tour écrire, que d'après l'obédience bien marquée de Mme Brisset : selon que vous serez bête et obtus, sans vous aurez droit à un logement.

Il y a également plus grave : pendant les grèves des ouvriers du Bâtiment en 1953 et 1955 n'a-t-elle pas tenté de briser le mouvement en s'infiltrant au milieu des grévistes, aux uns elle disait qu'il fallait aller jusqu'au bout, aux autres chez Besnonneau, par exemple, puis aux gars du Bâtiment qu'il fallait reprendre le travail à cause du taudis.
Du reste voici un passage d'un article qui fut écrit contre elle, en 1953 :

Comment, madame Christine, vous vous insurgez contre les ouvriers qui ne veulent pas travailler lorsqu'ils réclament leur dû ? Vous parlez des taudis, vous parlez de la misère de ceux qui vivent dans ces taudis, mais, madame, les ouvriers du Bâtiment sont bien placés pour vous répondre que ceux qui habitent les palais sont précisément ceux qui habitent les taudis.

fonctionnaires. En partant de ces comités, P.O. dans le désir de leur utilisation frauduleuse en combattant pour joindre aux revendications des 10 points égaux pour tous, de la réduction des durées de carrières, de la titularisation des auxiliaires, celle d'une augmentation substantielle égale pour tous.
Comment, madame Christine, vous vous insurgez contre les ouvriers qui ne veulent pas travailler lorsqu'ils réclament leur dû ? Vous parlez des taudis, vous parlez de la misère de ceux qui vivent dans ces taudis, mais, madame, les ouvriers du Bâtiment sont bien placés pour vous répondre que ceux qui habitent les palais sont précisément ceux qui habitent les taudis.

« Les lois sont des toiles d'araignées ou passent les grosses bêtes et les petites restent accrochées. Je suis tranquille pour elle, car elle possède des moyens de passer à travers ces toiles, elle est plus puissante que ceux d'un pauvre prolo, elle s'appuie sur quelques bonnes assises, dont voici la liste : « Le Courrier de l'Ouest » — gardien de lui Pierre Langevin — M. Brisset, son mari, administrateur du « Journal Officiel de l'Evêché », Christine étant elle-même journaliste appointée, chargée de la rubrique « Charité et les objets trouvés et perdus ». « Le Figaro » prêt à prendre sa défense à tout moment, « France-Tireur », journal de gauche qui lui accorde le bénéfice de ses colonnes, grâce à la présence de son correspondant « Christine Brisset » — « Courrier de l'Ouest », puis il y a « France-Observateur » qui présente sa photo à la une et prend part aux louanges de la Madame des Squatters. Le tout y est.

annus, ne manquant de rien, ayant toujours la vente plein, les pieds au chaud, etc., etc.
— Ainsi s'exprimait chez la dernière Mme Durand, indienne et surprenante, le matin du 22 février, par l'arrêt brutal de l'électricité.
— Qui n'a jamais été le témoin d'une avalanche de propos, surtout lorsque édicte une grève qui vient perturber les habitudes ?
— Fort mal éclairés par leur lanterne (sic), des millions de Durand et de Dupont n'ont pas encore compris que, s'ils veulent être servis consciencieusement chaque jour, il importe que les diverses corporations aux côtés de s'adressent défendant leurs intérêts. Il faut que chaque travailleur trouve son compte au service d'un quelconque secteur de l'économie : nul ne doit être brimé. On ne peut sacrifier la vie des hommes à la fabrication d'un produit sous le fallacieux prétexte qu'il est de première nécessité.
— La vie économique ne fonctionne que grâce au travail des ouvriers, à leur coopération constante à tous les rouages qui en assurent la marche. Ils peuvent donc la désorganiser par leur abstention lorsqu'ils le jugent nécessaire.
— Un engagement qui n'est pas convenablement huilé se grippera, ou bien alors la machine stopera... et c'est beaucoup plus sage.
— L'organisme social actuel est volontairement, « et par nous », de telle sorte qu'aucune harmonie ne doit présider dans les rapports sociaux des hommes ; le lien d'interdépendance et de compréhension semblable rompu.
— Dans ce cas, la solidarité sociale telle qu'elle doit être comprise reste lettre morte. Cependant que travailleurs et consommateurs s'opposent mutuellement, l'énorme machine qui les broie chaque jour poursuit sa marche triomphale.
— Mais il en sera tout autrement le jour où chacun reprendra conscience de sa propre dignité en balayant la pourriture qui souille et empoisonne l'atmosphère sociale ; politiciens, profiteurs économicistes à leur solde, etc...
— Ce jour-là, les éboueurs anarchistes ne feront pas grève.
— Les P.T.T. pourront reprendre le message qu'envoie leur lumière d'apôtre éclairer le réveil de l'humanité.



Histoire d'une fille qui a mal tourné.

LE LIVRE DU MOIS

LA FEMME ET LA SEXUALITÉ (1)

par
Charles-Auguste
BONTEMPS

(Les Cahiers Francs)

(1) Ch.-Aug. Bontemps : « La Femme et la Sexualité ». Un volume de 300 pages : 600 frs. Chez votre libraire (par Hachette ou la Maison du Livre), ou, à défaut, envoi franco recommandé contre 600 francs en chèque postal à : Les Cahiers francs, 4, rue Gustave-Rouanet, Paris (18^e), C.O.P., Paris 187-88.

Le nouveau livre que publie Ch.-Aug. Bontemps : « La Femme et la Sexualité », est en même temps une fin et un commencement dans l'œuvre de cet écrivain, qui a entrepris de faire l'inventaire de l'homme, de la telle qu'il s'est tissée et qui l'enveloppe, et de ses implications qui, parfois, se délient. L'importance de « La Femme et la Sexualité » dépasse l'importance de l'ouvrage en soi et il est impossible de faire l'investigation sans l'inscrire dans une œuvre tout entière consacrée à l'homme et sans imaginer la synthèse que Ch.-Aug. Bontemps nous donnera, et qui sera la somme de ses recherches fécondées par une philosophie virile.

Les ouvrages de Bontemps sont multiples. Le premier a coïncidé avec sa prise de conscience du fait social. Et, depuis, son existence tout entière tournée vers l'individu a été jalonnée de livres qui sont le fruit d'une méditation étayée par son action militante.

C'est d'abord « Le Nudisme », véritable hymne au corps, véritable biologie, création de la nature avide des caresses du vent et que le soleil nourrit de sa chaleur. C'est ensuite, un examen approfondi de l'homme : « L'Homme devant l'Église », qui s'adresse à l'intelligence, « L'Homme devant l'autorité », qui s'adresse à la raison, « L'Homme et la Race », monument d'érudition, et, enfin, « L'Homme et la Liberté », qui reprend l'histoire et nous la restitue, dépouillée du mythe, pour nous la présenter pantelante, brisée par son effort pour conquérir la liberté.

« La Femme et la Sexualité » s'inscrit heureusement à l'extrémité de ce premier volet de l'œuvre de cet écrivain, de ce sociologue, de ce moraliste. Le sexe est à l'origine de la création. De là, parlent les formes multiples que l'humanité entend donner à sa présence. En analysant l'acte sexuel, en projetant sur le comportement sexuel du règne animal d'abord et ensuite de l'homme le faisceau de lumière que la raison reflète, Bontemps entend ramener le genre humain à l'acte qui justifie sa présence. De cet acte créateur naît la morale, les passions, le paroxysme, l'expression de la beauté, la haine indéchiffrable, et c'est sur ces évaluations de l'homme dominé par le sexe que les sociétés vont s'élever, créer un milieu dont l'homme analysé par Bontemps dans ses ouvrages antérieurs va être le résultat. Et c'est en inscrivant dans l'ensemble de l'œuvre que ce livre prend la valeur d'une clé qui ouvre les volets et éclaire les autres études.

On ne peut, en lisant Bontemps, séparer l'écrivain de l'orateur. On retrouve dans l'une comme dans l'autre de ces formes d'expression l'architecture solide du discours, de la période, de la phrase qui supporte une pensée toujours claire. Peut-être peut-on simplement regretter que l'auteur oublie qu'il est également un délicat poète. Certes, « La Femme et la Sexualité » est d'abord un livre de l'histoire du rapport entre les sexes depuis la plus lointaine antiquité et embrasse les peuplades les plus reculées. La formule technique, le terme scientifique guettent le lecteur et donnent à l'ouvrage une austérité difficilement évitable, mais non insurmontable, pour un écrivain de cette qualité.

« La Femme et la Sexualité » est un livre qu'il faut méditer et sur lequel l'œuvre entière pivote. De la spiritualité anarchiste où les nuances se mêlent et s'entrecroisent inlassablement et constituent une forêt touffue, Bontemps, tels les peupliers de son Nivernais, se dresse tout droit, poussé vers les sommets par une sève riche qu'alimente sans cesse la passion de la connaissance.

A propos du « Guitariste de Dieu »

par J.-Paul MONTEIL

UNE nouvelle étoile vient de paraître au firmament du music-hall !

Ce n'est pas un surréaliste de romance, moins un chanteur à la folie. Non ! C'est un curé, ne riez pas, un jésuite, exactement le R.P. Aimé Duval « jésuite de choc ». Et ne vous laissez pas non plus, l'Église lui administre ment bien s'adapter : nous verrons des religieuses faire du striptease le jour où elle jugera la chose utile à sa propagande.

Pour le moment la presse se déchaine à propos d'une séance donnée par le R.P. au Gaumont : Gilbert Decaux en soutien, Brasseur de la bonne chanson, le R.P. joue de la guitare. Moderne troubadour de l'Église, admirable chanteur d'inspiration spirituelle. J'en passe et ne compte pas.

Mais faut-il que l'Église se senta forte pour permettre cela sans craindre le ridicule ? Pour permettre à son chanteur en soutien, qui chante des sortes de fustiges, des airs modernes, de passer en actualité dans les cinémas populaires, sans craindre l'immense émoi de lire qu'il aurait lâché il y a seulement vingt ans ?

On peut mesurer à cela l'immense progrès réalisé par sa propagande inintelligente, tenace, insaisissable, atide, et fait le dire, par l'invraisemblable démission des esprits libres.

Désormais la route est libre pour le « missionnaire chantant ». Et je pense avec amertume à tous ces camarades qui ont écrit de bonnes choses pour exprimer leurs idées et qui n'ont même pas la satisfaction de les entendre chanter dans nos théâtres.

Certes, l'Église qui n'a rien du passé, connaît très bien l'influence déterminante (je n'exagère pas) qu'a eu la chanson dans l'éclatement et la propagation de la liberté.

De tout temps elle a entretenu de petites troupes qui s'en allaient de patronage en patronage, de ville en ville, ouvrant des scènes récréatives. L'Église s'attaque au grand public et elle a raison car elle peut être fière de résultats obtenus grâce à sa technique et aussi à ses moyens financiers.

C'est ainsi que désormais l'Église fait la loi dans deux des trois grands moyens de diffusion des idées : le cinéma, et la radio. Si dans beaucoup de films on voit des curés, sympathiques, qui savent tout arranger, en a-t-on vu un où le prêtre soit, aussi peu que possible dans un mauvais rôle ? Si nous avons vu des films où l'on ridiculise les gens de gauche, peut-on me citer un film duquel découlerait, même à peine, un doute sur la religion ? Non !

Quant à la radio, rien n'y passe qui ne soit conforme. Et si l'on y chante encore l'amour, le grand amour, ce sentiment merveilleux, l'image même de la liberté. Toutefois l'homme ne peut rien. Qui se manifeste quand et où il veut. Qui vient et s'en va sans que rien

au monde puisse changer son cours. Et bien, ce grand amour, à la radio, ne manque jamais d'aller se faire bénir pour que tout rentre dans l'ordre. Que l'on me cite un exemple où il fait franchement la nique à Dieu ?

Pour le troisième, la littérature, le travail n'est pas aussi avancé. C'est que le morceau est de taille ! Mais que l'on fasse confiance à la dame en noir, elle s'en occupe avec ténacité, avec méthode et elle a déjà obtenu de bien encourageants résultats. Immense est le nombre des œuvres libres que l'on ne trouve plus en librairie. Et si la dame au goupillon n'a pu encore dépecer les géants de la littérature, elle désespère pas — elle travaille comme si elle était éternelle — lentement avec méthode elle les entoure, les cerne, les mure. Beaucoup ne sont plus déjaudés, leurs œuvres, des titres, leurs noms, leurs œuvres, des titres. Bien sûr, le tour des plus grands viendra. Alors, tout sera dans « l'Ordre de Dieu ».

A moins que...

Nous nous refusons à désespérer.

Le décret élaboré par le secrétariat de l'information et de la culture, qui a été adopté par le conseil d'administration de la R.T.F. par le gouvernement, il semble en effet que si le projet de statut sommoles, les « politiques » n'en restent pas moins décidés à arrêter la radio dans tous ses domaines. Il n'est tenu aucun compte des propositions du syndicat du personnel administratif, artistique et technique. La radio est une grande dame qui se finance elle-même, que viennent y faire les dringistes ? Un certain nombre de membres du Conseil des programmes et des comités spécialisés (variétés, sciences, musique, etc.) ont été remplacés, ce qui a provoqué une plus de démission de solidarité. Si nous applaudissons certaines entrées, celle de Cora Vaucaire, notamment, nous regretterons le départ de l'actuel Jean Rieux. Et si les démissions se généralisent, que feront nos tribunaux ? Sans doute trouveront-ils de petits copains au Bourbon-Circus, mais quelle triste radio aurions-nous.

Routes de l'Avanture (Parisien, dimanche 20 h. 50), de Maurice Genevoix. Si nous sommes tentés de penser que les membres de l'Académie Française sont des barbons fossilisés, Maurice Genevoix nous inflige en ce qui concerne un cinquant d'années chaque dimanche soir. Nous entraînant successivement sur les

RADIO

routes et dans les sentiers des forêts où il a écrit, ce qui nous conte, par le seul pouvoir de sa voix, cet animalier de grande classe irradiant de bonté, nous fait partager son enthousiasme et son amour pour nos frères prétendus inférieurs. La magne du verbe nous fait penser à quel- que enchanteur dont nous rêvions enfants, les deux émissaires, consacrés à ce jeune cœur par le gouvernement. On fait parler au coin de l'œil à de nombreux auteurs, cette petite lame juristique que l'humanité, fier et... Bête es- suse en se cachant. La deuxième épisode été attendu fébrilement par tous, et, si les lecteurs de Dally n'y ont pas trouvé leur compte, ceux qui connaissent le prix de la liberté ont approuvé notre narrateur, d'avoir su s'arracher à l'affection de la petite bête en la ramenant dans sa forêt. Cette histoire presque incroyable de l'écurie le suivant et entrant avec lui dans sa maison, était un vrai traité des oracles et du cœur.

Lors d'une autre émission de l'auteur se trouvant le corps couvert d'oiseaux minuscules, en en ayant plusieurs dizaines dans ses mains ouvertes, il nous confessa qu'involontairement la pensée de les fermer, l'avait effleuré, nous étimes cette même idée avant qu'il l'eût fait savoir. Maurice Genevoix attribue ce réflexe à notre sauvagerie d'homme. Décidément, il devra militer à l'Académie en faveur de l'univers des définitions des mots bestial et humain.

Une émission parfaite, au demeurant éducative que petits et grands apprécient à sa juste valeur.

J.-F. STAS.

le monde libertaire

des Lettres et des Arts

LE CONSULAT POLONAIS (1)

de
MAURICE JOYEUX

CONNAISSEZ-VOUS Joyeux ? (Ainsi La Fontaine disait jadis « connaissez vous Baruch ? ») Vous connaissez tout le journaliste et le journaliste, vous ignorez encore le romancier. Lui-même ne se connaît pas. Il va commencer à savoir ce qu'il est en lisant les articles qu'on publiera sur son compte.

par Louis CHAVANCE

Celui-ci va lui apprendre une première chose : il est un romancier. Non parce qu'il a publié un roman — ce n'est guère, on le sait, une condition suffisante — mais parce que j'ai lu son livre comme un roman policier : ceci n'est pas un mince compliment sous ma plume, si je vous révèle que je lis La Chartreuse de Parme comme un roman policier. Je ne compare d'ailleurs

pas Joyeux à Stendhal... Il a encore un peu de chemin à faire, notamment dans le domaine de l'expression et de la concentration des moyens. J'ai voulu dire que Le Consulat polonais appartient à la catégorie des livres qu'on ouvre et qu'on n'a plus envie de lâcher. Il y a des gens qui aiment fermer l'ouvrage et leurs yeux pour méditer. Je ne leur reproche rien. C'est leur droit.

La vie passionnée de VAN GOGH

PAR un miracle technique et artistique, ce film américain dont on pouvait s'attendre à être une réussite indubitable. Non seulement, les peintures sont restituées avec fidélité (grâce au procédé « microcolor ») mais la vie du peintre est reconstruite de façon convaincante, grâce sans doute à une longue et intelligente préparation et aussi au choix des interprètes. Enfin, ce qui nous

son frère Théo, La vie en commun avec Gauguin est particulièrement frappant dans sa simplicité et sa vérité. Toute la dernière partie (de « rasoir », l'internement, le « Champ aux corbeaux », le suicide) est traitée avec une maîtrise et une intelligence qui nous font

par Jean FAC

semble l'essentiel, le réalisateur a réussi à établir une pathétique transition entre le réel et l'art, entre l'existence et l'œuvre, entre le motif et la création ; déjà, le paysage ou le décor sont comme « gaudis », mis en page et éclairés ; ils ne sont plus tout à fait une vie, ils sont une œuvre d'art. L'écran large du « cinémascope » donne à la vision de Vincent une ampleur et une plénitude étonnantes. Du même coup, Minnelli (Vincent), qui s'en occupe avec ténacité, fait paradoxalement de ce film d'art un manifeste du cinéma ; l'expressionnisme s'insère entre la vie et l'art ; elle apporte enfin à l'homme la charnière indispensable entre les deux pôles classiques : le réel et le rationnel. Le cinéma n'a pas pour rôle de révéler la réalité ; ce serait là un néo-classisme sans intérêt. Mais le cinéma ne raie pas non plus cette réalité mouvante dans un art statique et plastique, comme la peinture. Expressionnisme du XX^e siècle, le cinéma doit vivre avec son temps et être le témoin de son époque.

Le film est tiré d'un livre d'Irving Stone, qui a été un succès de librairie. Toute l'équipe technique, l'entente et l'harmonie, a donné le maximum d'elle-même pour atteindre ce résultat : un film qui sort des sentiers battus, une biographie d'artiste enfin vivante et justifiée, une transposition « picturale » de la réalité, qu'elle soit néerlandaise ou provençale. Nous n'allons pas résumer le film ; il évoque assez correctement la vie de Van Gogh ; le commentaire est basé sur la correspondance de Vincent avec

le ». Tout le long du film, on voit Vincent se préoccuper de l'essentiel, se chercher une raison d'être, depuis la « mission » du motif et la création ; déjà, le final, en passant par les révélations de l'impressionnisme. Le créateur, par définition même, est volontairement victime d'une aliénation ; il tente d'assumer le plus possible d'humanité (cf. Gide). Il renonce à faire carrière, oublie l'amitié, voire l'amour, et s'il y pense, c'est d'une manière outrancière, abolie ; il cherche à partager avec l'autre le poids du monde... Dès lors, chaque fois qu'on le traitera comme un « homme quelconque » (il n'est pas) il souffrira. Van Gogh, malgré l'amitié de Théo, se sent isolé, réproché, ostracisé. Personne n'achète ses tableaux. L'indolence n'explique pas tout. D'autre part, le film ne montre pas l'artiste en transe devant son chevalet, du moins pas tout le temps. Il travaille, il hésite, il recommence — comme un artisan consciencieux.

L'interprétation de Kirk Douglas est extraordinaire : physiquement comme moralement, l'acteur (barrois crispant dans d'autres films) s'est en quelque sorte identifié à un personnage. On oublie vite qu'il parle anglais (dans la V.O.), ainsi que les autres : Anthony Quinn, truculent Gauguin ; James Donald (Théo), etc. Ajoutons que le film a été tourné sur les lieux mêmes de l'action (Hollande, Paris, Provence (Arles), Auvers-sur-Oise). Enfin, la musique (de M. Rozza) parfois trop envahissante donne souvent d'une séquence le « climat » pour ainsi dire poétique avec une certaine sensibilité.

Une Cadillac en or massif renoue avec les films de Caspar

se ». Sera-t-elle longtemps encore inerte et passive, cette base ? Aura-t-elle un jour le pouvoir de prendre conscience d'elle-même et de s'avant-garder de ce prolétariat qui une métaphore inconsciente comparé à un arrière-train ? Sa pesanteur est peut-être le drame et le problème essentiels de la politique actuelle et ce livre montre à sa manière, puisque le héros s'écarte de son agitation immobile.

Toutefois Le Consulat polonais reste l'histoire d'un homme. Cet homme, ce Liton, est ou deviendra un anarchiste — voilà peut-être l'élément qui intéressera le plus vivement les lecteurs de ce journal. Je tiens à noter que jamais, à mes yeux, la partie idéologique ne dessert le récit ni ne contraste avec le ton de l'ensemble. Des passages d'action intenses comme le congrès de Huyghens, l'assaut du consulat, le jugement, font corps avec le reste et commandent presque nécessairement les développements plus substantiels. Ce n'est pas la moindre qualité du livre. Enfin cet homme affirme sa liberté à l'égard des partis, des clans, des doctrines ; c'est en quoi le roman prend sa place dans la lignée des œuvres qui nous honorent.

L'ouvrage a peut-être des défauts, mais ce sont des imperfections techniques. Heureusement pour lui, Joyeux n'a pas acquis les trucs des littérateurs professionnels et l'espère qu'il ne les apprendra jamais. Il n'en a pas besoin ; il a quelque chose à dire. J'ai fait une réserve sur l'expression. Ce n'est pas une critique de style, Joyeux écrit comme il le sent. Il ne peut, ni ne doit écrire autrement. S'il persévère, comme je le souhaite, il acquerra la pratique de l'économie des moyens. Le seul école de l'expression qui préserve et serve la personnalité. La valeur de l'écriture c'est son tempérament. Or Joyeux a du tempérament ; celui d'un homme libre.

D'autres films...

L'émotion est plus grande que le spectacle, débordant de l'écran, est dans la salle. C'était l'avant-dernier soir de l'Ardente glorieuse. Le film, pourtant, est passionné, plein de verve et de postalgie ; la cérémonie du mariage est étrange et envoûtante. Derrière moi une rampe de « bohémien » les femmes vêtues et parées avec pittoresque, participent avec ferveur à l'action et cautionnaient de leurs rires la pétulance bien imitée des acteurs vankees.

Manuel Devaldès réunit en ce recueil des Hurlés de haine et d'amour, ses poèmes, mine anciens, afin de ne point perdre ce qu'il appelle « le bénéfice moral d'un effort accompli ».

C'est l'heure de l'Arucation immense. Ou les forges crachent au ciel dense. De géantes gerbes rubescentes. Et des flamans pourpres qui dansent. L'heure. Tant laqué, lamentables ouvriers. D'être infortunés. Nous créons de la peur et du malheur. En donnant notre vie, cette douleur.

Pourrait, ajoutera Devaldès, dans le préambule de son recueil, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

Qu'ils constatent que je suis moi, et je sais bien à quel qualificatif cela équivaudra, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

Qu'ils constatent que je suis moi, et je sais bien à quel qualificatif cela équivaudra, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

Manuel Devaldès réunit en ce recueil des Hurlés de haine et d'amour, ses poèmes, mine anciens, afin de ne point perdre ce qu'il appelle « le bénéfice moral d'un effort accompli ».

Il chante, cela va sans dire, l'heure de l'Arucation immense. Ou les forges crachent au ciel dense. De géantes gerbes rubescentes. Et des flamans pourpres qui dansent. L'heure. Tant laqué, lamentables ouvriers. D'être infortunés. Nous créons de la peur et du malheur. En donnant notre vie, cette douleur.

Pourrait, ajoutera Devaldès, dans le préambule de son recueil, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

Qu'ils constatent que je suis moi, et je sais bien à quel qualificatif cela équivaudra, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

AU THÉÂTRE HÉBERTOT

LA NUIT ROMAINE

par Suzy CHEVET

LA mesure des personnages qui dominent la renaissance italienne a séduit les grands monstres du théâtre contemporain, Sartre, Montherlant, Cocteau ; d'autres, encore attirés par l'édouard énervant que dégage cette fleur étiolée au seul du pourrissement, ont dressé sur leurs tréteaux : le condottiere, le prêtre en robe de pourpre, la femme, entourée de leurs cortèges de meurtres, de passion, d'inceste... Et s'attaquant à un tel sujet Albert Vidalie, l'auteur de « La Nuit romaine », s'est d'un seul coup de ses reins solides, hissé à leur hauteur.

Dans Rome que le pape Sixte Quint a enfé d'émurement, deux familles, les Genci et les Borghese se haïssent. Un dernier crime de Francesco Genci va haïr le drame. Dans le palais, qui n'a loi que, que le prêtre maudit et que la foule assiege, la tragédie se noue. Le prêtre orgueilleux sent l'approche du dénouement. Et lui monte l'amour, incertain, pour Béatrice, sa fille vierge issue de la race maudite — Lucrezia l'épouse délaissée, consumée par d'anciens fiancés, va précipiter l'action. En une nuit, « La Nuit romaine », tout est consommé : l'adultère, l'inceste, le parricide.

« Nous aurons détruit, les uns après les autres, tous ceux qui au drame du dénouement ont été entre nous », dira Lucrezia et lorsque Borghese viendra prendre livraison de sa proie, le cadavre de Claude Genci sera jeté par l'innocence envolée de la fille faite devenue femme, la part que Genci a obtenu pour laver les souillures.

Écrite avec une plume drue qui n'épouvantera que les sots, la pièce est admirablement jouée. Dans le rôle de Lucrezia sème Claude Genci, jeune homme, cela avec sûreté, un talent qui la classe parmi les plus grandes comédiennes de l'heure présente.

DEVALDÈS

poète de tempérament

par HEM DAY

D'AUTRES amis exposèrent de Manuel Devaldès, son individualisme, son néo-malthusianisme, ou écrit sur l'essai, ou le couleur ; pour ma part, j'invoquerai un jour le réfractaire, le pacifiste scientifique qu'il a été.

Ici, je veux parler d'un aspect peut-être moins connu de sa personnalité de son œuvre, un aspect de sa jeunesse, qui révéla déjà l'homme tout entier qu'il fut. Je veux imaginer, Manuel Devaldès, poète, poète de tempérament.

Pour n'est besoin d'entrer dans les détails de cette vie de jeunesse, de s'éclaircir l'origine à l'arriver quelques années de cette époque. Pour beaucoup des années sont des semaines d'attente, on se laisse vivre indifférent autour de soi, on se s'agit autour de soi. Pour Devaldès, les détails de son activité littéraire se situent en 1933, par la fondation de la « Revue rouge ».

« Tout ans, on a toutes les espérances, on se sent à la vie à pleins bras, on s'éveille à la conquête des chimères. Aucun obstacle ne paraît insurmontable. Chez Devaldès la raison de la guide à travers la vie, son sentiment de poète, il soucieux les souffrances de sa jeunesse ardente et impatiente d'action.

L'esprit posé, trop peut-être pour certaines idées chahutes, Devaldès, choisira son idéal, il le mûrit, il le réalise par sa propre philosophie et équilibre dans les données d'une pensée libre, qui ne doit ni taper et défendre en homme libre, qui s'efforcera de le rester en gardant une grande sérénité face aux coups des autres, les soucis de son entraînement les individus et les sociétés, au cours de sa longue existence de militant.

Pour qui est le désir de se détacher de ses Hurlés de haine et d'amour, son tout premier et unique recueil de poèmes, aura apprécié la virginité de sa pensée et sans aucunement tout le déterminisme qui déjà le projette vers des régions peu exploitées, tels : « des vagabonds de l'esprit qui éblouissent son toit qui ari- »

« Vers la vie » — Inipité par les foules hurlantes et houleuses, j'ai deviné les noirs cités d'Atropie. Et je suis maintenant, tout pleuré, au lieu de la beauté d'une autre vie. Et qui termine par cette affirmation quelque peu stérilienne : l'annonce de prochains temps vibrants de vie. Et tandis que moi-même par se libère et radie. Et dans ces gestes poétiques, je profère les choses littéraires, Et j'injette Dieu et je le nie à la face des nutes.

Mais laissons-le s'exprimer au sujet de ce « reliquaire de quelques-uns de mes états d'âme » selon ses propres termes ; il nous dit la poésie qu'il éprouve pour les poèmes qui lui « rappellent » magnifiquement des instants de sa vie.

Manuel Devaldès réunit en ce recueil des Hurlés de haine et d'amour, ses poèmes, mine anciens, afin de ne point perdre ce qu'il appelle « le bénéfice moral d'un effort accompli ».

Il chante, cela va sans dire, l'heure de l'Arucation immense. Ou les forges crachent au ciel dense. De géantes gerbes rubescentes. Et des flamans pourpres qui dansent. L'heure. Tant laqué, lamentables ouvriers. D'être infortunés. Nous créons de la peur et du malheur. En donnant notre vie, cette douleur.

Pourrait, ajoutera Devaldès, dans le préambule de son recueil, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.

Qu'ils constatent que je suis moi, et je sais bien à quel qualificatif cela équivaudra, « il est des gens qui peuvent se plier aux règles ». Certes, et des règles poétiques aux lois écrites, le chemin est le même, se plier ou se courber à ceux-là Devaldès, s'il n'a jamais imposé sa manière de voir, il ne leur a jamais accordé le droit de la classer parmi les cancrures et les maffes, les beaux ou les sinères.



Claude Génie et Roger Hanin dans « La Nuit romaine ».

Jacqueline Gorot est une Béatrice délicieuse de perversité. Roger Hanin dans le rôle écrasant du condottiere Francesco Genci semble échappé d'un tableau de Jules Romain. Son geste, sa voix, sa présence sont ceux du grand tragédien classique, on l'a comparé à Pierre Brasseur dont il a la stature — je pense pour ma part qu'il y a en lui une mesure qui ouvre son art. À son incomparable jeu des possibilités plus vastes.

Jean Dalmain, le spadassin Felicio, joue magnifiquement la scène du souvenir de sa jeunesse et Vidalie s'est rappelé que le théâtre s'échappait sur la tradition classique, Jacques Duffino est le bouffon Letti et sur la scène, il est difficile d'être le bouffon après M. Molière et les autres.

« La Nuit romaine », un spectacle pour gens qui vibrent... Un spectacle de qualité.